PUBLICATIONS DE LA RENOMMÉE.

Fastes Scientifiques.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LA VIE ET SUR LES TRAVAUX

DE

M. LE ~~DOCTEUR~~-PROFESSEUR PIORRY.

EX LIBRIS
CASENAVE

PARIS,

AUX BUREAUX DE LA RENOMMÉE,

Biographie générale, Revue Littéraire,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 14.

ET A TOUS LES DÉPÔTS DE PUBLICATIONS.

1842.

IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE, RUE SAINTE-ANNE, 55.

P/P10

61866/P

M. PIORRY (LE PROFESSEUR).

PIORRY (M. le professeur Pierre-Adolphe) est né à Poitiers, le 31 décembre 1794.

Il est originaire d'une ancienne famille de cette ville. — Ses ancêtres, qui avaient toujours habité le Poitou, faisaient partie de cette digne et honorable bourgeoisie qui, dans tous les temps, a su se rendre respectable par ses mœurs privées, par une règle de conduite ferme et par un caractère inébranlable dans ses résolutions. — Par suite de circonstances fâcheuses, son père, qui, du reste, était un homme instruit, avait vu peu à peu diminuer le patrimoine de sa famille, et son fils, dès l'âge le plus tendre, se trouva en butte à des privations

pénibles et à tous les chagrins auxquels expose une véritable détresse. — Dans cette douloureuse position, le jeune Piorry languissait exposé à tous les dangers de la paresse et de l'ennui. — Ce fut seulement aux caresses et à l'amour que lui portait sa mère qu'il dut les premières inspirations qui l'ont guidé ensuite dans sa carrière. — Cette mère, si dévouée et si tendre, était la fille de M. Picaut de la Férandière : c'était une femme aussi aimable dans ses relations intimes que spirituelle dans la vie du monde ; d'une beauté remarquable, elle joignait aux qualités les plus précieuses du cœur les grâces les plus attachantes du sentiment et de l'esprit. Malgré ces qualités si distinguées, malgré toute son aptitude et tous ses soins, la mère du jeune Piorry ne put jamais parvenir à donner à son mari l'esprit d'ordre et de conduite qui doivent régler la vie d'un homme raisonnable ; aussi leur fils éprouva-t-il pendant de longues années toutes les privations et toutes les peines que ressentaient ses parens.

Né avec un cœur chaud, avec une susceptibilité peu commune, dévorant son infortune, la cachant aux yeux de tous, il sentait, dès l'âge le plus tendre, tout ce qu'avait de précaire la position de son père. Il résolut bientôt d'opposer le travail et la persévérance au malheur dont ses jeunes années étaient entourées.

Mme Piorry s'était chargée de la première éducation de son fils, et tout en le berçant, pour ainsi dire, elle avait su imprimer à son caractère la règle de conduite dont il ne s'est jamais départi. — Ces leçons si douces, que la tendresse maternelle savait rendre si attrayantes, frappèrent vivement le jeune enfant et contribuèrent puissamment à diriger ses actions dans les circonstances difficiles où il se trouva.

Nous l'avons souvent entendu rapporter aux événemens de sa première enfance la plupart des traits de son caractère et de ses déterminations pendant sa vie. — Son père, qui avait les sentimens patriotiques de la révolution, parlait sans cesse devant lui de patrie et de liberté : Piorry conserva toujours l'amour de son pays, sans lequel il pense qu'il ne peut y avoir de vues généreuses dans l'esprit.—Ses parens souffraient par défaut de prévoyance : Piorry sut être prévoyant. — On les aimait, car ils étaient bons, honnêtes et aimables; Piorry fit tous ses efforts pour suivre leur exemple. — Ils eurent à notre avis un grand tort, ce fut de flatter en toute occasion l'amour-propre du jeune homme d'une manière exagérée : ce défaut se développa avec effervescence chez lui, et il eut souvent, par la suite, beaucoup de peine pour le retenir dans des limites convenables; du reste, il a su, en

mainte circonstance, le faire oublier par ses travaux.

Mme Piorry, sa mère, enthousiaste de la littérature et des beaux-arts, apprenait à son fils presqu'au berceau les vers de nos poètes les plus distingués, et lui faisait admirer les chefs-d'œuvre de nos plus grands peintres. Piorry devint ainsi artiste de cœur, tout en se livrant aux sciences. Seulement, l'infortune et la nature de la carrière que le sort lui fit prendre, le portèrent à soumettre à la sévérité des jugemens les résultats et les productions de son imagination artistique.

Piorry, à l'âge de douze ans, n'avait encore passé que quelques mois dans un pensionnat, où il avait à peine ébauché de très-faibles études. L'argent manqua; six mois se passèrent sans travail; l'enfant se désespérait. Alors son oncle, notaire à Poitiers, proposa de lui faire continuer son éducation auprès de lui. Malgré les refus et les hésitations de son père, il finit par obtenir de lui qu'il accédât aux offres qui lui étaient faites. Il partit, et, trois ans après, A. Piorry était reçu bachelier-ès-lettres et avait fait déjà quelques études d'ostéologie. — Six mois plus tard, il était officier de santé à l'armée d'Espagne. Nous tenons d'un de ses camarades de cette époque que, partant de Girone pour Barcelone, il n'avait pas pensé à emporter des vivres; mais il avait seule-

ment songé à sa petite bibliothèque, composée des auteurs classiques en médecine de ce temps-là. Ces livres lui furent d'un grand secours à Barcelonne; il les apprit presque par cœur pendant l'année où il y resta. Il s'occupa d'anatomie, observa avec beaucoup de soin, en diverses circonstances, une jaunisse avec vomissemens noirs, très-analogue à la fièvre jaune. Il en fut lui-même atteint et publia ce fait plus tard, à l'occasion des grandes discussions qui eurent lieu sur la fièvre jaune d'Espagne. Il recueillit des faits assez nombreux sur la compression des trajets fistuleux des plaies d'armes à feu, sur l'utilité de les soustraire au contact de l'air, sur la gangrène d'hôpital, sur la syphilis. En un mot, il travailla à l'armée de Catalogne plus que la plupart des élèves ne le font à Paris.

Les désastres de 1814 arrivèrent : Piorry rentra en France. Alors il se livra tout entier à l'étude. — Son premier concours fut pour l'externat dans les hôpitaux; il eut lieu l'automne de l'année 1814, et Piorry fut admis.

Quelques temps après, l'empereur Napoléon revint de l'île d'Elbe. — Piorry montra à cette époque un grand dévoûment et un grand patriotisme. — Il harangua les étudians réunis dans le grand amphithéâtre de l'Ecole de Médecine, et décida, en quelques mots énergiques, cette foule indisciplinée à s'inscrire sur une liste

pour former une compagnie d'artillerie. — Il fut chargé par les signataires, avec MM. Paul Dubois, Richard et Scipion Pinel, tous trois fils de professeurs à la Faculté, de présenter à Napoléon les vœux de l'Ecole de Médecine.—Quand arriva l'exécution du projet qu'on avait formé, les quelques mille signataires furent réduits au nombre de deux cents. Piorry se trouvait parmi eux. — Alors Piorry, tout en portant à la face une tumeur volumineuse, et d'un aspect qui présentait des chances dangereuses, se livra cependant aux exercices militaires qui se faisaient chaque matin au Luxembourg. Quoiqu'il fût fort malade, il alla bivouaquer à Montrouge, et ne revint qu'après la capitulation de Paris.

Au milieu de toutes les violentes secousses qui bouleversèrent à cette époque sa patrie, Piorry n'en continua pas moins ses études. — Il échoua, il est vrai, au concours pour l'internat à la fin de 1815, mais il est bon de dire qu'il avait fait à peine une année d'études régulières; cependant, le 12 juin 1816, il fut reçu docteur en médecine, après avoir obtenu les notes les plus honorables lors de ses examens.

Sa thèse, qu'il passa à l'âge de 21 ans, est tout à fait hors de ligne. — Elle fit alors assez de sensation pour que son auteur fût immédiatement admis à la collaboration du grand dictionnaire des *Sciences médicales*, édité par Panckouke. —

Piorry composa près d'un volume dans ce vaste recueil, et les articles qu'il y inséra sur la lecture des *Livres de médecine par les gens du monde*, sur *la physiologie*, sur *la voix*, etc., sont comptés parmi les bons travaux de cette Encyclopédie. — Ce fut une grande ressource pour Piorry que les sommes que lui produisirent ces premiers travaux. — La détresse de sa famille était toujours la même, et le peu de malades qu'il voyait ne pouvaient suffire à tous ses besoins.

Dès cette époque commença donc pour le docteur Piorry une série de travaux continuels et excessivement multipliés, de 1817 jusqu'en 1840.

Il ne cessa pas pour cela de se livrer à l'enseignement de la physiologie, de la médecine et de la clinique.

En 1823, il se présenta *au concours pour l'agrégation*.— Mais dans ce temps de fanatisme religieux, on raya son nom de la liste des candidats; car il se nommait Piorry et l'on se rappelait qu'un de ses parens avait été conventionnel. Ce motif avait d'abord paru suffisant pour l'exclure du concours. — Laennec tâcha de réparer cette injustice : il le fit donc réintégrer sur la liste; mais, comme on le pense bien, le jeune candidat ne fut pas nommé.

Ce fut vers cette époque que M. Esquirol, témoin du concours où Piorry avait échoué, lui proposa de le seconder pour une candidature de

professeur d'anatomie à Montpellier. — Piorry fit quelques démarches. — Un de ses anciens juges apostilla même sa pétition, mais tout en cherchant à convertir ses idées politiques et religieuses. Piorry lui répondit que ses opinions étaient sacrées et qu'il n'en changerait pas : on se doute bien qu'à l'époque dont nous parlons une telle réponse devait être péremptoire ; aussi Piorry eut-il le bon esprit de cesser immédiatement toutes démarches.

Le docteur Piorry concourut pour une place de *chirurgien* dans les hôpitaux. Ce concours fut annulé sous le prétexte que les candidats qui s'étaient présentés n'avaient pas atteint l'âge de trente ans. — Une autre fois encore, Piorry concourut pour *la chirurgie* des hôpitaux. — Il obtint le tiers des suffrages ; mais il échoua de nouveau.

Ces désappointemens successifs, loin de le décourager, ne firent que redoubler son ardeur pour le travail. — Le nombre des élèves toujours croissant qui le suivirent et qui remplissaient aussi pour lui le grand amphithéâtre de Broussais, dans la rue des Grés, lui inspira de la confiance, et le décida à persévérer dans ses résolutions.

Un nouveau concours pour l'agrégation ayant été ouvert, Piorry se présenta encore dans la lice ; mais comme, d'après une décision de M. Freyssinous, alors ministre de l'instruction publique, les candidats devaient s'exprimer publi-

quement en langue latine, il dut se décider à de nouveaux travaux littéraires, et le jour où eut lieu la dissertation publique à la Faculté, il fut l'un de ceux qui s'exprimèrent le moins incorrectement dans cette langue si difficile.— Sa thèse de concours *sur la mort des noyés* est restée à la science, et est un des meilleurs travaux qui aient été publiés sur ce sujet. — Malgré la malveillance qui ne cessait de poursuivre Piorry, il fallut bien cependant le recevoir. Ce fut ainsi que par ses études opiniâtres et par sa persévérance, il arriva sur les premiers degrés de l'Ecole de médecine, vers laquelle il avait porté ses regards du moment même où il avait commencé ses études.

Arrivèrent les événemens de 1830. — On admit alors le concours pour le professorat.

Piorry fut toujours au premier rang dans les luttes honorables qui se succédèrent. Ses antécédens le nommaient de droit à la chaire de *Physiologie*, ses épreuves furent bonnes; cependant il ne fut pas nommé. Il brilla dans deux concours de *clinique médicale*; d'autres, qui n'étaient pas plus instruits que lui, mais qui avaient, à ce qu'il paraît, plus d'amis, furent plus heureux. On se rappelle encore combien la chaire d'*hygiène*, en 1838, donna lieu à de vives réclamations, et l'on s'étonna généralement que cette dignité fût accordée à un candidat plus jeune, dont les antécédens étaient faibles, et dont

les épreuves n'avaient pas été supérieures.

Enfin, un cinquième concours eut lieu en 1840; le docteur Piorry finit par obtenir la majorité; et les sourdes menées qui eurent lieu dans le jury, de la part d'hommes puissans ne firent que rendre son triomphe plus éclatant.

Telle a été la carrière des concours que le docteur Piorry a parcourue depuis cette époque; succédant à l'illustre Broussais, il a senti toute la gravité de sa mission ; et l'empressement que les élèves mettent à suivre ses leçons, prouve que si l'on a récompensé si tard son mérite, on ne l'a rendu que plus certain et plus brillant.

Quoique le docteur Piorry ait été bien des fois victime de l'injustice des concours, il n'en est pas moins le défenseur zélé.—Il l'a considéré depuis long-temps comme le mode d'élection le plus utile, et il a cru que ces épreuves solennelles étaient parfois la source de douloureux événemens pour les candidats; mais que, pour la chose publique, elles étaient de la plus haute utilité. — Suivant lui, toutes les places, dans quelque partie que ce soit, devraient être données au concours.

Il avait du reste, en maintes circonstances, formulé son opinion à cet égard, et nous ne pouvons mieux la faire apprécier qu'en rapportant l'exorde du discours qu'il prononça le 28 décembre 1822 devant le conseil général d'administration des

hôpitaux et hospices civils de Paris, pour le concours d'internat; c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Messieurs,
» De tous les moyens de s'élever dans la société,
» le concours est sans doute le plus honorable:
» le savoir, qui compte sur des forces qu'il ap-
» précie, y trouve l'occasion de les développer,
» et l'audace présomptueuse y rencontre un
» écueil qu'elle ne peut franchir. Au mot de
» concours, l'ignorance se retire, l'émulation se
» réveille, et l'intrigue se cache dans l'ombre.
» Le concours est dans nos mœurs et dans les
» besoins de l'époque. Il n'étend encore sa salu-
» taire influence que sur les sciences et sur les
» arts; puisse-t-il bientôt se propager sur toutes
» les parties de l'édifice social, et puisse une ho-
» norable et généreuse lutte mériter partout
» aux plus dignes les protections et les succès! »

Peu de temps après, voici encore comment il s'exprimait :

« Messieurs,
» Deux ans se sont écoulés depuis qu'un des
» membres du jury pour la nomination des in-
» ternes, profitant de l'occasion solennelle qui
» lui était offerte, chercha à faire ressortir toute
» l'utilité des concours. Cette institution, disait-

» il, est dans les besoins de l'époque ; elle n'é-
» tend encore son influence salutaire que sur les
» sciences et les arts, puisse-t-elle se propager
» sur toutes les parties de l'édifice social, et
» puisse une honorable et généreuse lutte méri-
» ter partout aux plus dignes les protections et
» les succès ! Relever la médecine des hôpitaux
» en démontrant que la pathologie interne est,
» comme la chirurgie, susceptible d'épreuves
» sur des choses positives, obtenir la nomination
» des places de médecin du bureau central par
» concours, présenter ainsi au mérite et au tra-
» vail la possibilité de tout espérer de la persé-
» vérance et de l'étude, tel était le but du dis-
» cours qui fut alors prononcé. »

» A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés,
» que le conseil répondit aux vœux des méde-
» cins des hôpitaux : un de ses membres, dont
» l'âge n'a pas affaibli le zèle, et auquel le dé-
» sir d'être utile à la science rend l'ardeur de la
» jeunesse, appuya le concours. Il nous fut ac-
» cordé, Messieurs, et, sans doute, il le sera lar-
» gement ; sans doute, la voix vénérable qui le
» défendit saura encore le faire triompher, et ob-
» tiendra de la justice bienveillante du conseil
» que les protections se taisent, que les travaux
» soient comptés et que le mérite éprouvé soit
» couronné de la palme qu'il ambitionne. On ne
» verra plus dans l'administration des hôpitaux

» le désir de bien faire paralysé par les démar-
» ches tortueuses de l'intrigue ; on voudra choi-
» sir le mérite au grand jour, et on ne s'en rap-
» portera pas à ces informations obscures, quel-
» quefois justes, le plus souvent décevantes et
» qui mettent au même niveau celui qui travaille
» avec courage et utilité et celui qui ne voit dans
» notre art qu'un moyen de parvenir à la for-
» tune. »

Nul parmi les médecins modernes n'a plus travaillé ou peut-être n'a autant travaillé que le docteur Piorry. — Presque tous les nombreux mémoires qu'il a publiés ont été des tableaux tracés d'après nature. — M. Piorry a traité tant de parties de la science qu'en vérité il est fort difficile de les analyser ; mais on ne peut que reconnaître hautement que partout il est spécial. — Il fut même un temps où l'on pensait qu'il avait plutôt des vues de détail qu'il n'embrassait des généralités ; mais la suite a prouvé qu'on se trompait, et que toutes ces spécialités devraient un jour se réunir et concorder pour former un ensemble unique, un corps entier de doctrine.

Le point culminant des découvertes de M. Piorry est la *Plessimétrie* ou la *Percussion médiate*, dont il est l'inventeur. — A l'aide du doigt ou plutôt d'une plaque d'ivoire appliquée sur la poitrine et qu'il percute, Piorry produit des sons

spéciaux qui lui permettent de dessiner et déterminer à l'extérieur la forme des organes sains ou malades et de juger *à coup sûr* d'un très-grand nombre de leurs lésions. C'est jusque dans la profondeur de la poitrine et du ventre qu'il va rechercher la disposition et les maladies du cœur, des gros vaisseaux, du poumon, du foie, de la rate, de l'estomac, des intestins, des reins, du péritoine, de la vessie et de la matrice. — Il découvre jusqu'à l'existence de quelques cuillerées de liquide et de quelques proportions de gaz dans les cavités intérieures. — Il va jusqu'à mesurer la dimension des artères et des veines qui partent du cœur, de sorte qu'il n'est presque pas de maladie médicale dans laquelle M. Piorry ne soit pas l'homme spécial et où la certitude de son investigation, qui est connue de tous les médecins et qui devrait l'être de tous les gens du monde, ne puisse être d'une immense utilité.

Du reste, l'habilité avec laquelle le docteur Piorry manie sa plaque d'ivoire ou son *Plessimètre* est difficile à acquérir. Personne n'est encore parvenu à pouvoir s'en servir aussi habilement qu'il le fait. — Car c'est là une opération de chirurgie délicate et qui a exigé plus d'expérimentations manuelles que beaucoup d'autres opérations chirurgicales. — Elle dirige l'emploi des autres et apprend à les faire avec plus de certitude. — Le corps de l'homme est pour M.

Piorry un instrument que le Plessimètre met dans des conditions de vibration, et le doigt qui percute est l'agent producteur du son. — Certes, le docteur Piorry excelle dans le jeu de cet utile instrument au même degré que les premiers artistes excellent sur les instrumens agréables dont ils ont fait choix, et, cependant, c'est tout au plus si le public sait que le médecin moderne, qui vient explorer sa poitrine et son ventre, se sert de moyens qui le guident à coup sûr dans les traitement des malades, et que c'est le docteur Piorry qui les lui a fait connaître ; — tandis que cet artiste qui ne cause que le plaisir d'un instant jouit d'une réputation européenne. — Pauvres gens que nous sommes, qui estimons tout ce qui nous plaît et qui nous occupons si peu de ce qui nous est utile !

D'où vient donc cette espèce d'oubli où l'on a tenu dans le monde l'auteur de la Plessimétrie? Nous devons l'avouer : et nous pensons que le docteur Piorry doit l'attribuer surtout à la jalousie de ses rivaux, à la légèreté avec laquelle ils ont long-temps parlé de sa découverte, et de la précaution adroite qu'ils prenaient d'accuser son auteur d'exagération ou de ne jamais faire mention de son nom dans le public. — Mais ces manœuvres blâmables n'auront qu'un temps. Déjà l'on commence à connaître ce que l'humanité doit au docteur Piorry, et le moment n'est pas

éloigné où ses collègues, haut placés, seront obligés de l'appeler souvent à leur aide. S'ils ne le font pas, le public le fera pour eux : car il est évident qu'il faut avant de traiter un malade savoir de quelle maladie il est atteint ; or, la Plessimétrie est un moyen certain de la déterminer ; il est donc à croire que l'avenir de la haute consultation est réservé au docteur Piorry.

La Plessimétrie, qui complète les découvertes d'Avenbrugger et de Laennec, *reçut le prix Montyon* en 1828, et fut le sujet de deux ouvrages remarquables, l'un sur la *Percussion médiate*, publié la même année, et l'autre sur *le Procédé opératoire de cette même percussion.* — M. Piorry joignit à celui-ci une série de mémoires sur d'autres points de la science qu'il avait principalement examinés, et qui lui paraissaient être d'une grande importance.

Dans l'un d'eux, il étudie expérimentalement *l'influence qu'ont sur la santé les pertes considérables de sang*, et recherche *dans quelle proportion* et *dans quelles mesures* il est possible d'en tirer avantage, et sans aucun inconvénient pour l'individu auquel les saignées sont pratiquées. — Ce mémoire, écrit dans un temps où les opinions de Broussais faisaient fureur, contribua largement à rendre les médecins plus hardis dans certains cas et plus circonspects dans d'autres, relativement à l'emploi des évacuations de sang.

Dans un autre travail non moins important, M. Piorry s'éleva *sur les dangers de l'abstinence* et sur l'utilité, dans bien des cas, d'une alimentation réparatrice. Il prouva jusqu'à l'évidence que le régime habituellement prescrit était de beaucoup trop sévère, et qu'une infinité de maladies pouvaient être soulagées et guéries par des alimens abondans et de nature animale. Ce mémoire, paraphrasé plus tard par un spéculateur médecin, a fait la fortune de celui-ci et n'a attiré à M. Piorry que des tracasseries de la part de ses confrères. — C'est que le médecin que nous avons signalé envoie dans tout Paris des brochures à domicile, où il attaque sans pudeur les hommes les plus honorables, et que M. Piorry s'est borné à lire son travail à l'Académie et à le publier dans ses ouvrages.

Un autre mémoire non moins important, de M. Piorry, traite de l'état inflammatoire du sang, et a été le premier jalon d'un très-grand travail, du même auteur, sur les *Maladies de sang*, ouvrage de plus de 800 pages et qui, publié par livraison en 1833 et 1834, a puissamment contribué à attribuer au sang et aux humeurs un grand rôle dans les maladies. — Les nombreux travaux qui ont paru depuis ont entièrement confirmé toutes les recherches pratiques de cet ouvrage, qui passe avec raison pour une des meilleures productions de l'auteur.

Pour apprendre à prévenir la mort, il faut sa-

voir comment on meurt, et M. Piorry, continuant les recherches de Bichat, démontra dans un grand travail *sur l'asphyxie des mourans* que, le plus ordinairement, c'est par l'accumulation de liquides dans les bronches et de l'écume qui se forme par l'agitation de ces liquides avec l'air, que la mort survient. —Il prouva, par l'examen matériel des poumons, par l'étude attentive des phénomènes observés pendant la vie, que la mort de la plupart des hommes ne diffère pas de celle des noyés. De là, de nombreuses applications au traitement des maladies et des considérations pratiques sur les moyens de prévenir et de remédier à des symptômes qui compromettent l'existence.

Il nous serait difficile d'analyser les autres travaux, tout aussi importans, de M. Piorry, sur un très-grand nombre d'autres sujets. Dans un *Mémoire sur le choléra*, il prouve que la respiration d'un air altéré par l'encombrement est la condition principale qui imprime à la maladie un caractère funeste. — Ses relevés portent sur 4,000 femmes de la Salpétrière et sur un très-grand nombre d'autres faits.

Dans un autre mémoire *sur la Fièvre typhoïde*, il démontre encore que l'habitation dans un lieu étroit et encombré est la principale cause de la gravité de cette affection. Depuis cette publication, cette opinion est généralement admise.

Nommé *rapporteur par l'Académie royale* de médecine, par *la commission des épidémies*, il fit res-

sortir encore davantage les dangers d'une habitation insalubre. Cet ouvrage, redigé avec une grande indépendance, est un des plus remarquables écrits de l'auteur, sous le rapport du style et de l'énergie des pensées. — On y trouve à la fois et des points de vue élevés d'hygiène publique, et de vastes pensées politiques et d'humanité.

Par une singulière coïncidence, M. Piorry, dans le concours pour la chaire d'hygiène à la Faculté de Médecine, eut encore pour sujet de thèse : les *Habitations privées*. En huit jours, il composa un ouvrage de 160 pages in-8°, qui devrait être lu par *tous les architectes* et par tous ceux qui veulent que leurs appartemens soient salubres et bien disposés. — L'auteur a réuni dans ce travail les faits les plus graves de science médicale aux notions d'architecture et d'art les plus variées.

Deux autres dissertations non moins intéressantes ont été le résultat de deux autres concours. — Dans l'une, l'auteur traita en 200 pages in-8° *de l'Hérédité dans les maladies*. — Il en fit un travail original rempli de faits nouveaux, avec des relevés statistiques nombreux (deux traductions de ce travail parurent en même temps en Allemagne); dans l'autre, M. Piorry étudie l'inflammation sur la production du cancer, des tubercules et des autres lésions organi-

ques, et s'élève aux considérations pratiques les plus importantes.

L'ouvrage le plus considérable, comme étendue, de M. Piorry, est le *Traité de Diagnostic*, en trois volumes in-8°. — Malgré la concurrence d'une contrefaçon belge et de deux traductions allemandes, une nouvelle édition de cet ouvrage se prépare. — C'est une suite de recherches spéciales sur les maladies de chacun des organes et sur les fluides du corps de l'homme. — Ce grand travail, devenu classique, *devrait être connu de tous les médecins et du public* qui y trouverait des notions suffisantes pour juger des progrès qu'a faits la médecine, et pour apprécier la valeur et les connaissances de ceux auxquels il s'adresse pour soigner sa santé et le guérir.

Les nombreuses occupations que la chaire de *pathologie médicale ou de médecine*, à la Faculté, donne à M. Piorry sont loin de rebuter son zèle pour la science et pour l'humanité.

La première année de son enseignement fut consacrée à l'exposition de la doctrine qu'il s'est en quelque sorte appropriée par l'extension qu'il lui a donnée et par la manière large dont il l'a envisagée. — Pour lui la maladie est un être de raison, une abstraction hypothétique, qui n'est qu'une collection de symptômes nombreux. — Ces symptômes ou ces phénomènes varient d'un individu à un autre pour la même affection supposée ; la maladie n'est pas *une*, elle ne peut

être comparée à une autre affection réputée semblable. — Le traitement convenable est rarement le même, et il n'y a pas moyen d'additionner les mêmes maladies pour faire de la statistique, parce qu'il ne s'agit pas d'unités comparables. — La cause du mal peut bien être la même, mais l'effet produit devient bientôt complexe, et diffère sur chaque individu. — Les organes sont influencés de façons fort différentes, et la cause qui sur tel homme produit un effet léger, en détermine un très-grave sur un autre. — Ce n'est donc pas la maladie qu'il faut étudier, ce sont les lésions qui constituent le mal. — Autrefois, on prenait principalement les troubles dans les fonctions ou le jeu des organes pour base de la *pathologie* et du traitement ; maintenant, grâce aux progrès de la médecine moderne, on a été plus loin ; on peut procéder en médecine comme en chirurgie ; ce sont les lésions mêmes des organes, que l'on reconnaît par les sens. — On peut juger de l'état maladif par le toucher et l'ouïe, comme on pourrait le faire par la vue.

L'auscultation et *surtout la Plessimétrie* de M. Piorry ont appris à déterminer exactement le siége, la consistance, la contenance, le volume des organes, et ces faits physiques, évidens pour tout le monde, combinés avec l'étude des troubles fonctionnels, qu'il ne faut pas négliger, ont remplacé les élucubrations fantastiques et les conjectures de la médecine des vieux temps. — L'art de

reconnaître les lésions matérielles des organes est la seule base de toute donnée certaine de traitement, et, sans cela, il n'y a pas de possibilité d'élever quelque chose de stable en médecine.

Ce sont donc les lésions d'organes et non les maladies qu'il faut étudier. — On a nommé les maladies, mais on a très-incomplètement désigné les lésoins organiques, qui en sont les élémens.

Le mot *inflammation*, consacré par la finale grecque *ιθισ* ou *ite*, a été attribué à toutes les lésions possibles. — Il faut donc nommer toutes les lésions d'organes qui, pour M. Piorry, sont les élémens des maladies, et sur lesquelles il fait reposer tout son système de traitement.

De là *la nomenclature de M. Piorry*, ou *l'onomapathologie* qui présente beaucoup d'analogie avec la nomenclature chimique. — Des particules de mots pris souvent dans le langage vulgaire, mais dont la source est grecque, telles que *hyper*, *hypo*, etc., — les noms de chaque organe ; des désinences déjà admises dans la science et faciles à comprendre, suffisent pour caractériser presque toutes les lésions, qui entrent comme élémens organiques dans les maladies.

Ce langage est si facile et si clair, qu'il suffit des moindres connaissances littéraires pour comprendre, sans être médecin, le tableau et le mécanisme de cette nomenclature.

Cependant elle a provoqué une vive opposi-

tion, non pas sans doute à cause des mots nouveaux qu'elle adopte, mais à cause de la doctrine qu'elle établit.

Il est à croire que ceux qui en parlent ne la connaissent pas, ou n'ont pas voulu se donner la peine de méditer sur les motifs qui l'ont fait proposer. — Il en est beaucoup d'autres aussi qui l'approuvent, mais qui craignent le travail nécessaire pour se la rendre familière. — Cependant elle pénètre de toutes parts dans la science; des thèses la défendent, de nouveaux dictionnaires mentionnent les noms qu'elle consacre, à l'étranger on s'en sert au moins comme synonimie, et beaucoup d'élèves l'étudient déjà avec soin.

Il faut espérer que M. Piorry finira plus tard par avoir raison, dans cette circonstance comme dans bien d'autres où il a eu à lutter contre des animosités personnelles. — Peut-être que, dans une époque qui n'est pas très-éloignée, la plupart des mots proposés par M. Piorry seront usuels parmi les médecins. — Les petites passions qui s'opposent à ce progrès scientifique s'éteindront, ou du moins vieilliront comme ceux qui en sont animés.

Nous venons de présenter dans les pages précédentes la substance *du traité de Pathologie de M. Piorry* et de la première année de son enseignement, qui a été suivi par beaucoup d'élèves et de médecins.—Cette année, le professeur, ap-

pliquant sa doctrine à l'étude des maladies du cœur et des vaisseaux, prenant toujours l'organisation pour base de ses opinions, a porté dans l'étude des affections de ces parties une analyse sévère. — Ennemi de tout esprit de secte médicale, il s'est montré praticien avant tout et a déployé toutes les ressources que pouvaient lui fournir quinze ans de services dans les grands hôpitaux et un enseignement de vingt-cinq ans, fécondés par ses découvertes et ses recherches sur la Plessimétrie et sur un si grand nombre de mémoires spéciaux.

M. Piorry s'est souvent attaché à démontrer que, dans la plupart des affections de cœur, il y avait des obstacles mécaniques à la circulation; que pour surmonter ceux-ci, il fallait que le cœur eût de l'énergie et que, sous ce rapport, de bons alimens et des fortifians étaient préférables à une diète exagérée et à des évacuations de sang.

Appliquant à l'étude des maladies du cœur et des gros vaisseaux les idées générales exposées dans la première année de son enseignement, M. Piorry prouve que les affections de cet organe sont très-compliquées et que, pour les étudier convenablement et établir leur traitement, il faut les analyser et fixer pour chacun de leurs élémens des indications particulières.

Il est à désirer que M. Piorry *publie* bientôt *le Cours* de la présente année, et qu'il continue à

rédiger par la suite les leçons qu'il doit nécessairement faire sur les diverses parties de la médecine.

Depuis plus de quinze ans, M. Piorry fait au lit des malades *des leçons de médecine dans les hôpitaux* auxquels il est attaché. — C'est à cette école d'observation qu'il interroge chaque jour la nature : c'est là qu'il découvre parfois quelques coins du voile qui cache des infirmités et des douleurs inconnues pour y porter remède. Sa pratique est heureuse. — Il est rare que l'on voie dans son service des cas de maladies aiguës, telles que les fièvres typhoïdes, les pneumonies, etc., se terminer par la mort.

Dans ses dernières conférences, il a parlé d'un *Traitement de l'épilepsie, qui lui est spécial.*—Le sulfate de quinine, administré à fortes doses, est l'un des moyens les plus efficaces et qui lui a procuré de tels résultats, que sur un grand nombre de malades (plus de 60 malades), il a, dans les trois quarts des cas, éloigné ou pallié les attaques, et, dans un autre quart, un, deux ou trois ans se sont passés sans que des attaques nouvelles se soient déclarées. Dans les attaques de nerfs des femmes, il a obtenu des résultats du même genre, bien qu'ils aient été moins constans.

Dans *l'Erézipèle de la face*, M. Piorry a trouvé que le mal se propage au cerveau par la cavité de l'orbite et qu'on empêche les accidens du côté

de la tête d'avoir lieu, en dirigeant le traitement d'après cette voie.

Ailleurs, M. Piorry, étudiant *une espèce de migraine, la prévient et la guérit* par les moyens les plus simples et les plus exempts possibles d'inconvéniens. — *Il a étudié* encore *la fièvre intermittente avec un soin extrême*, et a démontré, par un grand nombre d'observations, *que la rate est le point de départ de la fièvre* ; et que l'on guérit très promptement par de hautes doses de sulfate de quinine et l'augmentation de volume de la rate et les symptômes fébriles.

Il a fait voir encore que chez les gens affaiblis le coucher sur le dos engorge les poumons par en bas et cause une pneumonie particulière qu'il désigne sous le nom de *pneumohémie hypostatique*. Ce travail est passé dans la science comme une des vérités les plus pratiques.

Spécial encore *dans la petite vérole*, M. Piorry est celui qui, le premier, a appliqué des emplâtres sur les pustules varioliques, au début, et qui a ainsi prévenu leur développement. — C'est lui qui, faisant de l'ouverture des pustules une méthode générale, a déclaré que chacune de ces pustules devrait être considérée comme un abcès et traitée comme telle.

Il a démontré que la mort dans la petite vérole est souvent le résultat de l'éruption qui se fait dans les voies de l'air, et de la pénétration du pus dans le sang.

Il n'est pas *jusqu'à l'ophtalmie* que M. Piorry n'ait étudiée pratiquement avec soin. — Tantôt il reconnaît le caractère contagieux *de l'inflammation des paupières et de l'œil*, qui suit le choléra chez les orphelins, et emploie avec succès la compression pour en calmer les symptômes, tantôt, croyant que l'action de l'air et de la lumière, le mouvement continuel des paupières, *entretiennent l'ophtalmie*, il fixe, à l'aide d'un petit appareil, qui nous a paru fort ingénieux, la paupière supérieure avec l'inférieure, et calme ainsi et guérit très-vite cette cruelle maladie.

Dernièrement encore à l'hôpital de la Pitié, il a employé avec un remarquable succès, sous le rapport surtout de la promptitude de la réussite, le poivre de cubèbe, donné heure par heure, *dans les écoulemens de l'homme*, et le même moyen, administré en injections très-fréquentes chez la femme est souvent suivi de la disparition très-prompte d'un *mal* si difficile à guérir.

Tels sont les principaux ouvrages et travaux de M. Piorry ; on peut cependant en énumérer encore beaucoup d'autres du même auteur, quoique moins importans : tel que son travail sur *la fièvre cérébrale des enfans*, contenant quelques cas de guérison à la suite de l'emploi du quinquina en lavement : — tel que le plan de son *Cours de physiologie et physiologie pathologique*, professé avec succès pendant quinze ans, et dont l'auteur possède les notes qui seraient publiées

avec un grand avantage pour les élèves ; mais ses nombreuses occupations et, nous devons le dire, son insouciance à cet égard, privent la science de ces documens précieux. —

Comme ouvrage de philosophie médicale, on peut encore citer, du docteur Piorry, une *Thèse sur les maladies qu'il est dangereux de guérir* ; — *plusieurs discours prononcés à l'Académie*, en séance publique, lors des concours dont il a été le juge.

On dit aussi que M. Piorry, ainsi que plusieurs médecins célèbres, tels que Fracastor, Haller, etc., est aussi un ami de la littérature ; on assure qu'il est l'auteur de différentes pièces de poésies et de dithyrambes énergiques qu'il s'est permis de lire en petit comité, mais qu'il a eu le bon esprit de ne pas livrer à la publicité.

On prétend qu'il a entrepris des poèmes de longue haleine, que ses travaux de médecine ne lui ont pas permis de continuer. — On cite surtout, et avec éloge, une *Epître à Barthélemy, l'auteur de la Némésis*, qui, dans une réunion d'amis, avait traité avec rigueur la médecine moderne. Quinze jours après, M. Piorry fit une réponse en vers à la diatribe du poète, alors populaire, où la médecine fit triompher la saine raison sur la poésie de Barthélemy, qu'il égala dans certains passages de son œuvre.

M. Piorry, malgré ses nombreuses occupations de médecine et sa clientèle étendue, étudie aussi les arts. — On dit que, seul, il a appris la

musique, le dessin et la peinture, et qu'il joue passablement du violon, qu'il n'avait commencé à apprendre que fort tard. — Les langues anglaise et espagnole lui sont familières, et avec son désir de tout connaître, on peut dire qu'il est peu de choses dans les sciences, dans les lettres et dans les arts qu'il n'ait au moins effleuré.

Tel est M. Piorry comme médecin et comme écrivain. — Si on voulait le considérer comme citoyen, on le verrait tout jeune à l'armée d'Espagne, donnant ses soins aux blessés sous le feu du canon qui moissonnait notre armée, et quelque temps plus tard faisant partie de cette intelligente et audacieuse jeunesse des Ecoles qui s'arma, en 1815, pour défendre Paris contre l'Europe coalisée. — On doit se souvenir aussi qu'il fut injustement rayé de la liste des concurrens pour la Faculté de 1823, parce que ses idées généreuses de progrès n'étaient pas en harmonie avec l'esprit de l'époque.

En 1830 il fut décoré de la médaille de juillet pour les soins qu'il donna avec un dévouement extrême aux blessés de tous les partis.

Le 30 juillet 1830, l'administration des hôpitaux, qui se rappelait le brillant concours où M. Piorry s'était montré comme chirurgien, en 1827, confia à ce médecin un service de vingt blessés déposés dans l'hôpital provisoire de la rue de Sèvres. — Il s'y trouvait trois cas de fractures comminatoires du péroné ; — une plaie d'armes à feu

qui avait traversé les os du pied, et un grand nombre d'autres cas très-graves. — Tous ces blessés guérirent sans accident. — La méthode qu'employa alors M. Piorry était neuve : les plaies furent abritées contre le contact de l'air par des bandelettes de diachylum; elles furent lavées à grande eau plusieurs fois par jour, et cela pour prévenir l'accumulation des liquides qui se putréfiaient si promptement lors des grandes chaleurs qui se faisaient à cette époque. — Une compression méthodique et l'élévation des membres malades sur un plan incliné eut lieu, et jamais plaies d'armes à feu ne furent guéries plus vite.

Alors M. Piorry se multipliait en quelque sorte par son zèle : soignant le matin les nombreux malades de la Salpétrière, et se rendant plusieurs fois par jour, à pied, au milieu des barricades qui encombraient les rues, à l'hôpital de la rue de Sèvres.

Lorsque le choléra vint, en 1832, à Paris, jeter le désespoir et la mort dans toutes les classes de la société, M. Piorry, par son activité intrépide, sauva du danger les personnages les plus haut placés, en même temps qu'il donnait jour et nuit tous ses soins aux nombreux cholériques qui encombraient les salles de la Salpétrière.

D'une grande indépendance de caractère, M. Piorry établit toujours ses opinions et ses actions sur ce qu'il croit juste et vrai; — il porte cet esprit d'indépendance à un tel point, que,

dans les concours et devant le jury chargé de prononcer sur son sort, il lui arriva souvent de proposer et de soutenir avec une rare énergie des opinions opposées à celles des membres qui le composaient.

C'est surtout à cette opposition consciencieuse, il faut bien le reconnaître, qu'il doit aussi les insuccès, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les insuccès, dis-je, dont il a été la victime.

Dans les assemblées publiques où il a pris la parole, presque toujours il a plaidé la cause des pauvres avec une chaleureuse conviction.

A l'Académie, il a réclamé dans une séance publique, afin que l'on fasse en sorte d'obtenir des lois pour surveiller la construction des habitations et la manière dont les logeurs entassent les uns sur les autres les ouvriers dans des étroits espaces.

Comme juge des élèves pour les hôpitaux, il a toujours proclamé l'utilité du concours qu'il voudrait étendre à toutes les parties de l'édifice social. — Nous avons déjà vu, du reste, l'opinion qu'il a formulée à cet égard, et nous pouvons affirmer qu'elle est l'expression formelle et constante de ses opinions morales et politiques.

Nous avons oublié de dire qu'à l'époque où M. Piorry échoua, comme on se rappelle sans doute, pour le concours d'hygiène à la Faculté royale de médecine, pour le dédommager de l'in-

justice flagrante qui l'avait poursuivi, on le nomma chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur ; distinction qui a été comme le palliatif posé sur la blessure que l'on avait voulu faire à ses convictions intimes et à son talent véritable.

L'analyse que nous venons de faire des études, des travaux, des connaissances générales et du caractère de M. Piorry nous paraît devoir suffire à l'intérêt de nos lecteurs, sans que nous ayons besoin d'y joindre nos éloges personnels. Toutefois, nous ferons remarquer que le docteur Piorry est l'un de ces hommes pour lesquels la science et la société tout entière ne sauraient avoir trop de reconnaissance ; aussi faisons-nous des vœux bien sincères pour que les nouveaux succès qui l'attendent viennent bientôt le récompenser d'une manière digne et solennelle.

GUSTAVE H.

IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE, RUE SAINTE-ANNE, 55.